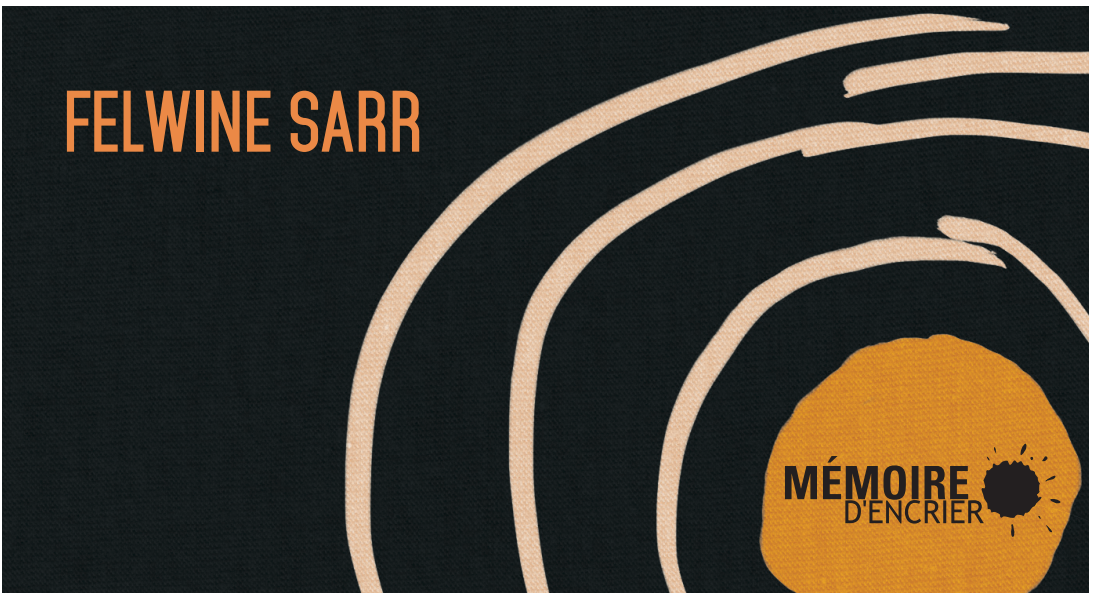
MÉDITATIONS AFRICAINES



MÉDITATIONS AFRICAINES

Felwine Sarr

MÉDITATIONS AFRICAINES

MÉMOIRE D'ENCRIER

DU MÊME AUTEUR

Habiter le monde, essai de politique relationelle, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017.

Ishindenshin, de mon âme à ton âme (poésie et autres textes), Montréal, Mémoire d'encrier, 2017.

Afrotopia (essai), Paris, Éditions Philippe Rey, 2016.

105 rue Carnot (récits), Montréal, Mémoire d'encrier, 2011.

Dahij (roman), Paris, Gallimard, coll. « L'Arpenteur », 2009.

PRÉFACE

Nietzsche attire l'attention sur cette vérité qu'une pensée nous vient quand elle veut et non quand nous voulons. Voilà pourquoi nous ne devrions pas dire « je pense » mais à la rigueur « ça pense ». Et même ça ! Il vient donc des pensées auxquelles alors il faut savoir faire accueil, donner corps, qu'il faut savoir tâter, sentir, faire tourner entre les doigts, regarder sous différents angles, et frapper doucement du marteau musical pour savoir quel parfum elles exhalent, quelle lumière et quel son elles rendent : il faut savoir les éprouver, dans tous les sens du terme. Effectuer ces différentes opérations, cela s'appelle « méditer ». Et méditer, Felwine Sarr s'entend à nous y inviter.

Ces pensées peuvent être point d'orgue de la plus banale des expériences, faire irruption dans la paresseuse rêverie. Voici : le narrateur est à Saint-Louis, lisant un livre sur une terrasse d'où le fleuve s'offre à la vue ; un tas de fumier qui ne devrait pas être là et qui dit la crasse, la pauvreté, le laisser-aller, accroche son regard ; et alors arrive, inattendue, cette pensée que « de partout on peut s'élever vers le ciel ». Le propos s'en arrête là mais il continue de faire son chemin en nos têtes de lecteurs. Vient ainsi à l'idée, par exemple, Job sur son tas de fumier : quand tout est réduit à rien, l'esprit, c'est-à-dire la force de croire, regarde encore vers le haut.

Les pensées ou les méditations ici offertes naissent donc parfois à l'occasion de narrations. Certaines d'entre elles sont datées et parlent de faits ou de personnes connus – on voit ainsi passer l'ami écrivain Louis Camara, les collègues de l'université, on voit l'ancien président Abdoulaye Wade faire déguerpir les marchands ambulants de certains quartiers de Dakar pour que rien ne trouble « son » sommet

de l'OCI...On pourrait alors se dire que ces pages proviennent du journal de l'auteur. Il y aurait des raisons de le supposer, de supposer aussi que comme tout journal, elles nous donnent ici une autobiographie fragmentée, souvent interrompue, mais dont le fil court d'une méditation à une autre.

Si on entend par « journal » le genre auquel l'empereur stoïcien Marc-Aurèle a donné ses lettres de noblesse en écrivant ses *Pensées pour moi-même*, alors oui, il s'agit bien d'un journal. Comme ce César philosophe, Felwine Sarr nous offre ici des pensées qui sont « pour lui-même » et donc pour tout homme « à qui rien de ce qui est humain n'est étranger ». Elles n'ont pas de forme fixe, se présentant parfois comme narration, parfois comme le dessin rapide d'un caractère (un « archétype », dit Felwine, d'un portrait savoureux qu'il croque avec l'humour caustique d'un La Bruyère), le plus souvent comme un aphorisme, un concentré de signification, qui demande au lecteur de s'arrêter, de se réciter ces phrases (elles sont, de temps en temps, de véritables promesses de poèmes), de les ouvrir lentement pour leur faire déployer comme pétales les sens dont elles sont riches. De les faire revenir encore et encore à l'esprit. D'un mot : de les ruminer. C'est encore Nietzsche qui nous enseigne que méditer exige de s'instruire d'abord auprès des vaches de cet art suprême qui est celui de la rumination.

Au contraire donc des *Méditations* de Descartes, celles que l'on va lire rappellent que penser n'est pas le produit d'un esprit désincarné et au repos mais l'activité d'un corps en mouvement. « Méditer dans l'action » dit justement Felwine Sarr, et il faut entendre ce que dit ce maître en ces arts de faire le corps spirituel de part en part que l'on appelle martiaux. Penser et danser, on s'en souvient, est un rapprochement qu'effectue Nietzsche encore, mais également Léopold Sédar Senghor. Et le lecteur goûtera ici l'omniprésence de la musique, de toutes sortes de musiques, qui ruminera en rythme ces *Méditations africaines*.

Souleymane Bachir Diagne

MÉDITATIONS AFRICAINES

Une explosion en tous lieux de l'Univers, partout, simultanément, remplissant tout l'espace. Il fait chaud. Une chaleur inimaginable : 100 milliards de degrés centigrades. Tellement chaud qu'aucune particule de matière ne peut y maintenir sa cohésion. Les particules élémentaires se fuient. Irruption du temps et de l'espace. Vibrations initiales, premières secondes. Attirances, collisions, répulsions, appariements, puis lentement, par agglomération de grumeaux errants, des planètes se forment.

◆

Quelques milliards d'années plus tard, le lac Tchad. Immensité et poésie du lieu, vide et vacuité. Miroitements des premiers cieux dans ces eaux claires. Bourgeonnements, mouvements frêles, amorces, tensions, mouvements ondulatoires en profondeur, bouillonnements, désirs de surgissement, germes de vie organique, surgissement. Un colibri bat des ailes, s'envole et se pose sur un figuier.

◆

Il ressent la vibration initiale et la reproduit en battant des ailes. Toumaï surgit du tertre initial, lève ses bras et les replie : rythmique de l'Univers. La vie humaine éclot. Son pouls bat entre ce crépuscule et cette nuit.

◆

Toumaï se lève promptement du lit, il n'a pas entendu la première sonnerie du réveil. Il lui reste à peine une demi-heure pour être au boulot. Il n'aime pas speeder le matin. Pas le temps de prendre une douche normale, un bon café, ni de méditer quelques lignes du *Shōbōgenzō*. En route, il pense à sa famille. Les gamins doivent déjà être à l'école à cette heure-ci. Minta a dû faire des siennes, négocier avec sa mère les vêtements qu'elle voulait mettre, « trop coquette et trop ferme de caractère pour son âge cette gamine », pense-t-il.

◆

Mi hé réta. Ces mots sonnèrent comme un coup de tonnerre dans le cœur de Khady. Elle les avait tant redoutés. Mais au fond d'elle-même, elle préféra entendre cela que le silence éternel d'un départ à la dérobée qu'elle savait inéluctable. Le ciel de sa peine avait commencé à s'édifier lorsque les premiers garçons de l'île avaient atteint les côtes espagnoles sains et saufs, et que quelques mois plus tard, ils inondèrent leurs concessions de téléphones portables et de demandes en mariage. Mame Khady en était déjà à sa deuxième tentative. La première fois, la pirogue l'avait laissé sur l'île. Il avait mis du temps à trouver ses affaires. Khady pressentant le coup les avait cachés. Les gars l'ayant attendu étaient partis sans lui, avant que la marée haute ne retombe. Khady avait d'abord entendu un long sanglot haletant secouer la petite maisonnée en dur, puis le plomb d'un silence amer et réprobateur pendant des semaines et des semaines. Mame Khady errait dans la maison comme un zombie. Il avait dans le regard la lueur de ceux qui sont déjà partis. « Que Dieu te préserve mon enfant, qu'il te mette à l'abri là où aucun mal ne pourra t'atteindre, pars en paix », avait-elle répondu.

◆

Les bégaiements de la pensée et les balbutiements de l'art doivent se vêtir de pudeur et attendre leur mûrissement à l'ombre des regards. Ceci n'est que respect dû aux chefs-d'œuvre artistiques et intellectuels de l'humanité, produits d'une expérience millénaire. L'œuvre belle,

forte, arrivée à maturité, se doit d'apparaître au grand jour et s'offrir à la succion des hommes. Renouveler leur sève, accroître l'élan de la poussée vers le haut. Friedrich descendit de Sils Maria, Sédar offrit ses hosties noires, Saint Simon cacha ses manuscrits, mais ses mots par leur propre force parvinrent aux hommes. Le fruit mûr tombe. Parfois, il fait le bonheur des hommes et des bêtes, parfois il pourrit sous l'ombre de l'arbre et retourne à la terre nourrir la vie.

◆

La lumière de ce mois de juillet fusait dans la pièce. Les grains de poussière, surpris dans leur intimité, émigrèrent vers les régions les plus obscures de la chambre. Deux consciences face à face. Le silence ne parvenait plus à contenir la vérité de leur être. Celle-ci devait éclater, mais les mots ne pouvaient assumer cette charge. Trop lourde pour eux. Trop intransigeante, cette vérité, pour se laisser habiter et travestir par le langage. La maison était devenue le lieu d'une impossible rencontre. Toumaï savait que ce qu'il ressentait profondément, aucune oreille n'était câblée pour l'entendre. La société n'offre pas d'espace à ces mots-là pour se déployer, elle n'accueille que ceux qui la fondent et la pérennisent. Le silence autorise la mauvaise foi. Il permet de feindre de n'avoir pas entendu ce qu'il dit. Au fond, pensa-t-il, personne n'avait jamais compris personne. Dans la plupart des cas une relation réussie n'était qu'un malentendu bien géré. Avec le temps, il en avait fini avec les grandes explications et renoncé à confier aux mots ce que l'existence de l'autre ne pouvait contenir. Peu habitués étions-nous à creuser en nous et à accueillir la réalité dans sa nudité. La vérité aussi est affaire de poids et de structure. La sienne était tissée de fils sombres et clairs, de propositions inconciliables et de paradoxes assumés. Elle n'avait ni la clarté des eaux d'un lac, ni le tranchant d'un couteau haoussa. C'était une demeure aux fondations rocailleuses et à l'architecture complexe. On avait trop prétendu que la vérité était une, qu'elle était harmonie, qu'elle était droite comme une ligne de crête. La sienne était faite d'îlots que ne reliait aucun pont. Savoir toutes les tenir dans le lieu de leurs aspérités, en assumer les contradictions, voici la dimension à laquelle il avait appris à s'ouvrir. La source vivifiante qui irriguait leur relation s'était obstruée depuis un moment. L'élan vers l'autre était devenu